

LE PATRIOTE CANADIEN,



Journal Hebdomadaire, Politique, Historique, Littéraire & Industriel.

\$4 pour l'année.]

IMPRIME ET PUBLIE PAR LUDGER DUVERNAY, EX-ÉDITEUR ET PROPRIÉTAIRE DE LA MINERVE DE MONTRÉAL.

[Payables d'avance.

VOL. 3.

BURLINGTON, VERMONT, MERCREDI SOIR, 9 OCTOBRE 1839.

N. O. 10.

POESIE CANADIENNE.

O CANADA! MON PAYS! MES AMOURS!

AIR: *Je suis Français, mon pays avant tout.*

Comme le dit un vieil adage:
Rien n'est si beau que son pays;
Et de le chanter, c'est l'usage;
Le bien se chante à mes amis. (bis.)
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint-Laurent les escarpés contours;
A son aspect le Canadien s'écrie:
O Canada! mon Pays! mes amours! (bis.)
Mon pays, mon pays mes amours. bis.

Maints ruisseaux, maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs;
Et de nos montagnes alpestres,
De loin on voit les longs penchans.
Vallons, ruisseaux, forêts, champs, rivières,
De tant d'objets est-il plus beau le contour?
Qui n'aimerait les bords aux eaux limpides?
O Canada! mon Pays! mes amours!

Les quatre saisons de l'année
Offrent tout à tour leurs attraits.
Le printemps, l'été, l'automne,
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets.
Le moissonneur, l'été, joyeux s'approprie
A recueillir le fruit de ses labours.
Et tous l'hiver, et tout l'hiver, on dit,
O Canada! mon Pays! mes amours!

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à chanter, à s'égarer.
Doux, sûr, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier.
A son pays il ne fut jamais traître,
A l'étranger il résista toujours;
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles;
Je crois bien que l'on ne ment pas;
Mais nos Canadiennes comme elles
Ont des grâces et des appas.
C'est nous la belle est aimable, sûre;
L'une Française elle a tous les attraits;
L'autre moins coquet, pourtant assez pour plaire,
O Canada! mon Pays! mes amours!

O mon pays! de la nature
Vraiment tu es l'enfant chéri;
Mais d'ALBION LA MAIN PATRIURE,
En ton sein, le trouble à nourrir.
Puisent tous les enfans enfin se joindre,
Et valent mieux voler à ton secours!
Car le beau jour de la commence à pointer,
O Canada! mon Pays! mes amours!

GEORGES ST. CARTIER, de Montréal.

LITTÉRATURE.

Le Fils de la marchande de Gauffres.

II.—RESSOUVENANCE.

Pendant les premières minutes qui suivirent le départ de la litte, la pauvre Lydia, les yeux pleins de larmes, contint néanmoins ses sanglots. Mais bientôt la force de ses reproches lui manqua, et ils éclatèrent avec une telle violence, que l'archiduchesse en éprouva de la pitié. Elle se pencha vers la jeune fille, passa son bras autour de sa taille et l'attira doucement à elle. Lydia cacha son visage dans le sein de sa maîtresse, et donna un libre cours à ses pleurs.

—Allons mon enfant, point de folie à dit Margaritha avec bonté. Les larmes n'apprennent rien et ne mènent à rien. Voici que nous approchons du logis; tache de t'apaiser; essuie tes yeux, et viens tout-à-l'heure me conter la cause de tes peines. Peut-être trouverons nous moyen de guérir ce gros chagrin.

Lydia, sans répondre, serena tristement la tête et porta la main de sa maîtresse à ses lèvres. Puis rejetant son voile sur son visage tout rouge et tout gonflé par les pleurs, elle descendit de la litte qui venait de s'arrêter, monta précipitamment à sa petite chambre, en ferma la porte en dedans, et se jeta sur son prie-Dieu, où elle balbutia une longue et fervente prière.

Un peu calmée, elle baigna ensuite ses yeux avec de l'eau fraîche, rajusta sa toilette et s'étendit dans un grand fauteuil pour y lire, plus à l'aise, les oraisons de son livre d'Heures. Mais, peu à peu, ses yeux parcoururent seuls les pages du livre, et son imagination et ses souvenirs se reportèrent à un an de là, dans la petite ville de Zwoll, au fond de la province d'Ower-Issel. A Zwoll s'élevait une jolie maison, la plus grande et la plus belle de la ville, avec un pignon pointu, une façade ciselée, et des fenêtres en ogive qu'entouraient d'une draperie de feuillage, les tortueux rameaux d'une vigne; et puis, une petite chambre avec un prie-Dieu en chaîne noir, un lit tout blanc, et un bénitier couronné d'une image de la vierge Marie. Or, il y avait une heure que Lydia, chaque jour, attendait avec anxiété! une heure bien douce et bien lente à attendre! une heure que précédaient des minutes sans fin, et cette heure amenait le maître de dessin de la jeune fille. Pauvre Gérardus! comme il rougissait en prenant place au pupitre, près de son élève! Comme sa voix tremblait lorsqu'il devait donner quelque conseil à la jeune fille! La durée de la leçon s'écoulait ainsi, sans qu'ils osassent lever les yeux l'un sur l'autre, sans qu'ils se dis-

sent autre chose que des paroles insignifiantes. Mais le Paradis était dans leur cœur! Et quand l'horloge, attachée contre le mur, venait à sonner le signal de la séparation, ils se levaient l'un et l'autre, comme deux exilés qui vont quitter leur patrie, et ils se quittaient deserts, glacés, et ne vivaient plus que de la pensée du lendemain.

Cela dura près de six mois, avec la même innocence. Ce temps écoulé, un jour, Gérardus vit que Lydia avait pleuré, et il sentit aussitôt des larmes remplir ses propres yeux. Lydia essaya de dire quelques paroles, mais ses sanglots l'en empêchèrent; Gérardus voulut demander à Lydia la cause de son désespoir, et il ne trouva lui-même que des sanglots. —Maitre Gérardus, parvint enfin à balbutier la jeune fille, voici deux pièces d'or que mon père m'a chargée de vous remettre pour prix de vos bonnes leçons, je...

Ses sanglots éclatèrent avec une nouvelle force.

—Je pars! s'écria-t-elle, je pars pour l'Allemagne! L'archiduchesse de Gratz vient de me demander à mon père pour me placer près de sa fille, la comtesse Margaritha... Demain, je quitte Zwoll, pour n'y plus revenir peut-être!

Gérardus sentit un vertige tourbillonner autour de son front et de ses yeux; une sueur froide mouilla son visage; ses genoux se détachèrent sous lui.

Or, pendant que cela se passait, Brigitta, vieille et fidèle servante de messire Schaurmann, bourgeois de Zwoll et père de Lydia, se livrait avec sollicitude à l'écurage d'un énorme chaudron de cuivre jaune qu'un orfèvre eût, je crois, acheté pour de l'or pur, tant le dit chaudron brillait aux yeux, tant il réfléchissait, avec splendeur et d'une manière précise, chaque détail de la cour au milieu de laquelle Brigitta, en corset et les bras nus, exécutait et parachevait son œuvre. Par un enfantillage, ou plutôt par amour-propre d'artiste bien excusable, la digne menagère ne se lassait pas de faire tourner entre ses mains le gros cylindre de cuivre, afin de voir s'y reproduire tour à tour les briques rouges de la muraille, le pignon pointu et les fenêtres avec leurs festons de vignes. Tout à coup, l'active servante tressailla par un mouvement de surprise et de terreur...

A l'une des fenêtres auxquelles elle tournait le dos et dont l'image se réfléchissait sur le chaudron, elle apercevait Lydia qui se penchait vers Gérardus, et qui lui laissait déposer un baiser sur son front. Puis les deux jeunes gens échangèrent des anneaux, se mirent à genoux et tendirent leurs mains vers le ciel.

—Jesus Maria! que dirait-on si jamais on savait cela dans la ville de Zwoll! murmura Brigitta. La fille du plus riche bourgeois de la province d'Ower-Issel, aimer un pauvre peintre sans fortune et sans réputation! Que de chagrins elle se prépare, la pauvre petite!

Et des larmes tombèrent des yeux de Brigitta sur le brillant chaudron où elles s'arrêtaient en tremblant comme des perles.

Quand la nuit fut venue et que l'heure de monter dans sa chambrette eut sonné pour Lydia, la jeune fille qui, durant toute la journée, s'était plaint d'un violent mal de tête largement justifié par l'altération de ses traits, se retira chez elle. Brigitta l'y suivit; elle voulut gronder l'enfant qu'elle avait élevée et lui montrer les fatales conséquences de son coupable amour; mais tandis qu'elle préparait son sermon, la jeune fille jeta ses deux bras au cou de sa bonne, l'attira vers elle, couvrit son vieux visage de baisers et l'accabla, de tant de mignonneries que la digne créature sentit s'en aller tout son beau courroux, et oublia la leçon éditante qu'elle ébauchait depuis la fatale vision du chaudron de cuivre.

—Je sais tout! dit-elle.—Je sais tout, mademoiselle Lydia! Méchante enfant!

—Il a juré qu'il allait travailler à devenir riche, célèbre, noble même, pour pouvoir m'épouser! Dans quatre ans, il sera de retour au pays; il demandera ma main à mon père, et alors mon père s'estimera heureux et fier de l'appeler son gendre et de lui donner sa fille.

Brigitta hocha doucement la tête.

—Ce sont là des rêves de jeunes têtes! soupira-t-elle... Si Gérardus ne devient riche de tout cela, que ferez vous!

—Mais il est impossible, ma bonne, que Gérardus reste obscur et pauvre! Si tu savais combien il m'aime! Oh! non! Dieu ne peut pas avoir mis tant d'amour en des cœurs pour ne pas les réunir un jour... ne fut-ce que dans le ciel! car si je ne suis pas à lui, je ne serai pas à un autre... Mais je serai à lui, n'est-ce pas? Mais il deviendra riche et célèbre! Tiens, regarde, Brigitta, cette image de la Vierge qu'il a peinte pour moi et dont il m'a fait présent! Vois avec quel part merveilleux il a su donner, à la divine mère du Sauveur, un sourire céleste et une beauté divine.

—Mais, dit Brigitta, j'aurais pris cette peinture plutôt pour votre portrait que pour l'image de la vierge Marie. Allons, ne rougissez pas, mon enfant!... Dieu veut que vos beaux rêves ne finissent pas par un vilain réveil. Je vais commencer demain une neuvaïne à Notre-Dame, afin que votre voyage soit conduit à bonne fin, ainsi que vos amours, ajouta-t-elle.

Et elles se séparèrent, Brigitta pour aller prier et dormir, Lydia pour penser toute la nuit à Gérardus.—Gérardus qu'elle ne devait plus

revoir. Hélas! seulement le lendemain matin, au moment où elle monta dans la voiture prête à l'emmenner loin de Zwoll, Brigitta en l'embrassant, lui mit dans la main un bouquet de fleurs.

—C'est de lui! dit-elle

Et depuis ce temps, les fleurs enfermées dans un médaillon derrière le portrait de la vierge n'avaient point quitté le sein de Lydia.

Tels étaient les souvenirs qui revenaient, un à un monter leurs faces à la fois douces et mélancoliques à la jeune fille, lorsque tout à coup on vint lui prévenir que madame l'archiduchesse faisait demander sa demoiselle camerrière. Lydia se hâta de descendre et d'obéir à l'ordre qui l'appelait près de sa maîtresse.

Quelqu'intérêt que l'archiduchesse Margaritha eût paru témoigner d'abord au roman de Lydia dont il hasard lui avait fait entrevoir les premières pages, elle ne tarda pas néanmoins à l'oublier, pour se laisser aller à ses préoccupations personnelles qui repaierent sur son beau front une tristesse et une inquiétude visibles. Lorsque ses femmes l'eurent débarrassée de ses atours d'apparat, et eurent substituée à ses robes de velours et de brocard d'or, des vêtements humbles et moins incommodes; quand sa lourde couronne d'archiduchesse eût cessé de sillonner, sous le poids de ses diamans et de son cercle d'or, la peau nagnonne et délicate de ses tempes éclatantes de blancheur; elle renvoya ses femmes et vint se placer à une petite fenêtre qui donnait sur une rue étroite... Là, bientôt sa physionomie perdit peu à peu l'expression orgueilleuse qui lui était habituelle, et pâlit et rougit tour à tour dans les trames de l'anxiété et de l'attente. Enfin, un éclair de joie brilla dans ses yeux, car le bruit des pas d'un cheval résonna sur les dalles de la rue.

Mais apparemment le cavalier qu'elle aperçut n'était point celui qu'elle attendait, car elle fit un geste de dépit, et une larme de colère tomba sur sa joue. Néanmoins, le cavalier, en passant sous les fenêtres de la princesse, la salua d'un geste mystérieux; puis, à quelques pas de là il s'arrêta, mit pied à terre, jeta la bride de son cheval à un page qui le suivait, et après avoir frappé d'une façon particulière à une porte qui n'était point l'entrée principale du palais, il ne tarda pas à être introduit près de l'archiduchesse par un vieux majordome.

—Et qui? s'écria Margaritha avec amertume, don Philippe laissera-t-il encore passer cette journée sans me rendre visite? A-t-il oublié que, de la semaine, je n'ai fait que l'entrevoir à peine durant une heure? Pour de nouveaux époux, vous en conviendrez, la chose est peu ordinaire, seigneur comte de Lermes.

—Entourée de périls comme l'est votre altesse royale, répliqua le seigneur, vous ne sauriez trop prendre de précautions contre ces périls dont le nombre et la rigueur augmentent sans cesse. Apprenez que le comte de Fuentes est de retour à Madrid, après avoir accompli une mission secrète dont l'avis charge le roi. Il apporte à sa majesté catholique les portraits de sept princesses dont les familles se disputent l'honneur de l'alliance de don Philippe.

Margaritha pâlit et frissonna de tous ses membres; mais néanmoins affectant un grand calme:

—Qu'importe, dit-elle, puisque l'enfant est mon époux depuis quinze jours!

—Un geste du roi suffirait pour briser cette union secrète et ceux qui l'ont contractée. On ne desobéit pas impunément au roi, madame; la mort de don Carlos est la punition de son péché. D'ailleurs, l'enfant avec la timidité de sa nature et l'effroi qu'il éprouve toujours en présence de son père, n'oserait jamais, ni faire l'aveu de sa desobéissance, ni résister à sa volonté. Le spectre de son frère se tient sans cesse contre lui et Philippe II... Usez de prudence, madame, car le péril est plus grand que vous ne le croyez.

—Oui! dit-elle avec amertume! oui, le péril est grand; plus grand que vous ne le pensez encore; car cet homme de débauche, qui ne se soucie que de la tradition et de la ruse, maintenant que je lui ai trahi son secret, ne manquera pas de s'enflammer à la vue des portraits de toutes ces jeunes filles-royales offertes à sa convoitise. Il se cachera derrière la volonté de son père; il fera briser notre mariage secret et il me faudra retourner à Gratz, la honte au front et la mort dans le cœur... Et pourtant cet homme, comte de Lermes, cette femelle sans caractère, je l'aime, moi, qui moi, dont les veines contiennent le sang le plus noble et le plus orgueilleux de l'Allemagne! Sans la faiblesse que m'a donnée ce fol amour, sans le mariage secret auquel j'ai consenti, le péril et le malheur ne seraient point sur ma tête... N'importe! dit-elle, si je succombe, ce ne sera point avant d'avoir lutté contre la fatalité, par tous les moyens, avec toute la persévérance et le courage permis à une créature humaine.

Elle cacha quelque temps son visage dans ses mains, puis relevant tout-à-coup la tête avec sang-froid:

—Seigneur comte, demanda-t-elle, le duc de Fuentes a-t-il déjà vu le roi?

—Non, madame. Sa majesté catholique s'est trouvée trop souffrante après l'acte de Foi pour recevoir le duc.

—Alors tout n'est pas perdu... Je ne sais pas encore ce que je ferai, mais je sens la que je triompherai de la crise dans laquelle je me débats. Ecoutez-moi, monseigneur; vous savez que votre fortune est attachée à la mienne? Je vous ai fait l'amant et le confident d'un prince qui n'avait jamais eu ni confident, ni ami... Le jour où Philippe III régnera, je régnerai; et il n'y aura dans toutes les Espagnes qu'une seule puissance plus grande que la votre; la mienne. De plus, le jour où je tomberais, je vous écraserais dans ma chute, vous, mon confident et mon complice. Si je m'élève, vous vous élèverez donc, si je succombe, vous succomberez.

Soyez-moi dévoué et fidèle, et que Dieu nous vienne en aide!... Il faut que je voie aujourd'hui, ce soir même, le duc de Fuentes. Je l'ai connu, il y a deux ans à la cour du duc, mon père. Il s'était épris pour moi, malgré ses cinquante-huit ans, d'une passion romantique. Je risais alors de sa folie; aujourd'hui je saurai m'en servir. Faites en sorte de le voir à l'instant. Parlez lui de moi, dites-lui, comme cela est vrai, que depuis près d'une année, depuis la mort de mon père, j'habite Madrid avec la vieille marquise della Ribeira, femme de mon oncle et de mon tuteur. Ajoutez que je vous ai souvent parlé du duc de Fuentes, et qu'il sera, vous en êtes sûr, le bien venu en me rendant visite, ce soir!—ce soir!—car demain je dois partir pour l'Estramadure. De cette entrevue dépend presque toute ma fortune.

Le comte de Lermes s'inclina, prit congé de l'archiduchesse, et se hâta d'aller mettre à exécution les ordres qu'elle lui avait donnés. Intriguant d'intelligence subalterne, incapable d'arriver aux grands airs par sa propre force, il s'était accroché au manteau de l'épouse secrète de don Philippe, et se faisant entraîner par elle, soit dans un alme, soit sur les marches du trône; il agissait en serviteur aveuglément dévoué, parce que de son seul dévouement aveugle pouvait jaillir pour lui la fortune.

S. HENRY BERTHOUD.

La suite au No. prochain.

PROCES POLITIQUE.

LA REINE VS. FRS. JALBERT.

Mercredi, 4 Septembre 1839.

(SUITE.)

Elmire Plante.—Interrogée de nouveau par le proc. gén.—J'ai vu par le chassis de l'étage supérieur, ce qui se passait sur les lieux. Je n'ai pas vu tirer le coup de pistolet; mais j'ai vu l'huissier tirer un coup de fusil sur l'officier, qui était par terre; il l'a achevé.

Interrogée par la cour.—Je n'ai pas entendu crier: "Achevez-le!" J'aurais entendu ces paroles, si elles avaient été proférées. Je ne puis dire combien de temps je suis restée à la fenêtre; mais je ne suis pas restée longtemps; la fenêtre était ouverte. L'officier se mourait, quand je suis venue à la fenêtre. Quand l'huissier a tiré, il était seul, séparé de la foule. Je n'ai pas vu le capitaine Jalbert la. Je n'ai vu personne à cheval. La fenêtre où je regardais était une lucarne, sur le devant de la maison.

J. Bte. Cadieux.—Interrogé par le solliciteur-général:—

Je réside à St. Denis depuis 76 ans. Je suis né à Chambly. Je suis capitaine de milice. En novembre 1837, les troupes vinrent à St. Denis. La première fois qu'elles vinrent à St. Denis, un officier que l'on nommait lieutenant Weir, les accompagna; il arriva dans la nuit. Je le vis pour la première fois, lorsqu'il tomba sous la voiture, et qu'on le traînait dans la fosse, devant ma porte; c'était, je crois, vers les huit heures du matin. Il avait une corde ou strappe de passée autour du corps. Il n'avait pas les mains liées, dans le temps. Il était sous la voiture, quand je le vis. Il paraît qu'il avait voulu sortir du wagon, et qu'on l'avait traîné à une soixantaine de pieds de là. Je crus d'abord qu'il était tombé de la voiture. C'est je crois M. Mignault qui tenait la corde ou strappe. Un nommé Maillet était aussi dans la voiture. La voiture s'est arrêtée. Je connus très-bien Pratte. Je réside dans la maison où il demeurait lui-même. Plusieurs personnes entouraient l'officier, quand la voiture s'est arrêtée. Maillet est le premier qui trappa l'officier; ce fut avec une épée ou un couteau de chasse, qu'il le frappa. Ils se mirent ensuite à crier au pauvre vieux Pratte qui est bon comme la vie: "venez, venez donc." C'était un vieillard. Il a donné 7 à 8 coups à l'officier. Le capitaine Jalbert n'est arrivé qu'à la fin. Je l'ai vu venir d'en haut, et se diriger la où était l'officier. Il était à cheval, et avait une épée à son côté. Il tira son épée, et donna un coup sur la tête de l'officier, et se retira. Ce coup m'a paru fort, et avoir été donné par le capitaine Jalbert de toute sa force. L'officier ecrasa sous ce coup. L'officier était debout, quand il reçut le coup. Le coup a paru porter sur la tête. Peut-être, que l'officier a porté son bras, pour empêcher le coup de porter à la tête. L'officier survécut à ce coup; je l'ai entendu dire. J'ai entendu ensuite quelqu'un qui disait de le mettre entre deux maisons; mais je ne sais qui. Je suis entre de suite à la maison, et j'ai fermé porte et fenêtre; ça m'a fait trop de peine.

C'est alors que j'ai entendu une voix dire qu'il fallait le mettre entre deux maisons, et l'éloigner du chemin du roi. J'ai entendu, après cela, deux coups d'armes à feu, dont l'un me parut être celui d'un fusil, et l'autre, celui d'un pistolet. Jalbert n'a donné qu'un seul coup, à ma connaissance.

Ici le témoin demande à la cour la permission de dire quelque chose en faveur du prisonnier. La cour le lui permet, et il continue:—

Le capitaine Jalbert était un homme sujet à des absences d'esprit. Peut-être était-il dans cet état, lorsque la chose est arrivée. Du reste, c'est un homme régulier, un homme qui est amateur de l'ordre, et qui était très-respecté dans la paroisse. Il était sujet à des incartades. Je ne sais s'il était dérangé, quand il commit cet acte. Il est père de famille; il est aussi capitaine de milice. Quelquefois, la moindre peine l'affecte; et il demeure dans cet état pendant un mois, deux mois, trois mois et quelquefois plus. Il est alors incapable de conduire ses propres affaires. Il se renferme chez lui, et quand on va le voir, il a l'air tout dérangé. Je l'ai vu une quinzaine de jours avant le 23; il ne m'a pas paru aliéné alors. On a su que le corps du défunt avait été enterré le soir, près de Mde. Cavalier; je crois qu'on a attendu que la nuit fut arrivée, pour l'enterrer.

Transquestionné par M. Mondelet.—Je suis allé chez le capitaine Jalbert, dans ses moments d'incartades, et je m'apercevais clairement alors qu'il était dérangé. Il est bien connu dans la paroisse, pour être sujet à des incartades d'un mois ou deux, quelquefois moins; et ce, quand il est dans le trouble ou dans la peine. Dans ces occasions, il se figure qu'il est malade, quand il est en santé, il ne doit pas savoir ce qu'il fait. Quand le capitaine Jalbert est arrivé, Pratte et Maillet avaient déjà frappé le défunt. Pratte devait lui avoir donné, dans le temps, 7 à 8 coups, lancés avec toute sa force; son épée en était toute ébréchée. Je croyais le défunt dans un état encore pire que celui où il était, puisqu'il s'est relevé, dans un moment d'effort. Il y avait alors beaucoup de tumulte. Plusieurs étaient irrités, d'autres transportés, d'autres mortifiés. J'ai vu le fourreau de l'épée de Jalbert à son côté; il était blanchâtre, de cuir blanc. J'ai 64 ans. J'ai connu le Capt. Jalbert aussi bien que moi-même. Il a été Capitaine de Milice; c'était un homme de confiance dans la paroisse. Il m'a accompagné dans la guerre de 1812. Il n'était pas encore capt. alors. Je l'ai toujours connu pour un homme brave, et comme tel, doux et humain. La confusion du moment suffisait pour le mettre hors de lui-même, sujet qu'il était à des incartades. C'est aussitôt, après que le capt. Jalbert a eu frappé le défunt, que j'ai entendu les mots: "il faut le mettre entre les deux maisons." C'est de l'intérieur de la maison, que j'ai entendu les coups de fusil, ou de pistolet. Le corps était alors transporté entre les deux maisons, et c'est là où le défunt a été achevé par les coups de fusil, à ce qu'on m'a dit.

Interrogé par la cour.—Je crois que Jalbert devait être en face du défunt, quand il l'a frappé; j'étais troublé dans le temps.

Le capt. Jalbert était alors à cheval; et j'étais à une vingtaine de pieds de la foule. Je crois que le coup a porté sur la tête.

Par un des Jurés, (Mr. Courville).—Le défunt était derrière le jaggon et tout près, lorsqu'il reçut le coup que lui porta le capitaine Jalbert.

Dr. Alexander McGregor.—Je suis Chirurgien du 32e. Régiment de sa majesté, je me rappelle qu'en octobre 1837, un détachement de ce régiment fut envoyé à Sorel. J'étais compagnon moi-même ce détachement. Le lieutenant Weir y était. Je le connus parfaitement bien. Il pouvait avoir 25 à 26, et portait environ 5 pieds, 7 pouces de hauteur. Je l'ai vu 2 ou 3 jours avant le 23, il portait alors une redingote de cramoisi foncé.

Ici le témoin déclare que ce qu'il a dit des recherches du corps, est littéralement ce que le lieut. Griffin en a dit; après quoi, il passe à la description des blessures.

Après que le corps eut été mis dans le cercueil, il fut déposé au quartier-général, et ensuite transporté à Montréal, en même temps que le reste du détachement. Arrivé à Montréal, j'examinai le corps attentivement. Il y avait, sur l'oreille droite, une large blessure, qui paraissait avoir été faite avec un sabre ou épée; elle avait 5 à 6 pouces de long, sur un pouce de profondeur. Cette blessure avait atteint les veines, et coupé tous les vaisseaux vertébraux du cou, telle suffisait, à elle seule, pour donner la mort. Plus bas, il y en avait une autre, à peu-près de la même longueur et profondeur; elle formait comme un angle et ouvrait tout le cou, laissant tous les os à découvert; elle avait atteint le gavin. Cette blessure était mortelle. Il y en avait une autre sur le front; celle-ci avait atteint le crâne et paraissait avoir été infligée par un instrument tranchant. La description du coup que le prisonnier Jalbert a porté au défunt, tel que prononcé par Cadieux, correspond parfaitement avec cette blessure. Cette dernière blessure était mortelle. Le derrière de la tête était si tranché, qu'elle en était toute en compote. Le défunt avait reçu un coup de fusil sur l'os de l'épaule gauche, ainsi que plusieurs coups de sabre; j'en ai moi-même extrait une balle. Le